

LE TONNERRE AVAIT GRONDÉ tout l'après-midi, l'orage électrisait l'atmosphère. Peu avant la tombée du jour, Juana vit, par la fenêtre de la cuisine, un renard blanc. Son profil se découpait au bout du chemin qui marquait la limite des collines où poussaient en liberté la mauve et le sisymbre. Il se tenait à quelques mètres seulement du vieux couvent de Santa Clara, solitaire, immobile, les oreilles dressées, le poil hérissé par les éclairs, mais son attitude était sereine, intemporelle comme les mystères qui rôdent autour de nous, le crépuscule venu.

Le passé ne reste jamais en arrière, il est toujours à nos côtés, pensa Juana tout en jetant sur ses épaules son cardigan de grosse laine. Puis, toujours absorbée dans ses méditations, elle se remit à tourner dans la casserole la grosse cuiller de bois. C'était une femme de quatre-vingt-quatre ans, aux joues ridées comme la peau du lait. Elle relevait les yeux de temps à autre pour observer la silhouette, de plus en plus nette, de l'animal.

Elle était parvenue à un moment de son existence où elle ne croyait plus, pour avoir vu trop de choses, que le cours de celle-ci puisse être altéré par quoi que ce soit, mais les mauvais présages continuaient de l'inquiéter. Elle rêvait souvent, depuis quelque temps, qu'elle retournait à l'ancienne demeure des Ulloa de Andrade, un petit manoir en pierre de granit que protégeait une grille hérissée de pointes, sur une éminence en surplomb des vignes et des champs de maïs qui descendaient en pente douce vers les brise-lames, et d'où, le soir, l'on voyait très distinctement, à plus d'une lieue de distance, Vilavedra étinceler comme une luciole à l'embouchure de la ria. Elle se rappelait parfaitement le belvédère de la tour, la galerie en encorbellement et ses fauteuils d'osier dans lesquels elle s'était si souvent assise pour coudre, le bruit de fond du gramophone à pavillon que le docteur Ulloa avait rapporté de son séjour à Vienne. Les airs de valse montaient de la terrasse et le son des cuivres se répandait par les baies grandes ouvertes dans tout le jardin, jusqu'à la fontaine des trois désirs et au marronnier d'Inde sous les frondaisons centenaires duquel était mort, un jour, en urinant, le curé de Santo Tomé de Laza.

Elle avait travaillé de longues années dans la vieille maison. Elle y était entrée du vivant de la comtesse de Gondomar. Au début, elle n'avait pas de fonction bien précise au sein de la domesticité, mais bien vite il n'y eut plus de tâche dont elle n'eût à s'occuper. Le manoir était devenu un monde à part, une noria d'étés et d'hivers qui avaient l'éclat doré des souvenirs, mais elle avait aussi connu des moments de frayeur, à rester toute tremblante derrière une porte dont ses mains osaient à peine tourner la poignée. Elle était pourtant, à cette époque, une jeune femme pleine de vie et d'énergie.

Tout semble, au soir de la vie, se répéter étrangement. Les vieilles personnes rêvent trop, sans doute parce que leurs pensées n'ont plus d'horizon.

Lorsque Juana laissait ainsi divaguer son esprit, ses yeux rapetissaient, comme voilés par la lympe, et son esprit finissait toujours par suivre le même cours, celui d'un long fleuve dont les eaux s'écoulaient tel le courant ininterrompu, cyclique, qui unit vivants et morts. Lui revenaient alors les images de sa chambre de service au rez-de-chaussée, à peine éclairée par une bougie, la lumière était mourante comme s'il lui coûtait de se frayer un chemin jusqu'à sa mémoire, tout juste pouvait-elle distinguer le lit aux barreaux de laiton. Il lui semblait revivre cette nuit où, encore engourdie par l'obscurité, figée d'effroi sur le seuil, un broc d'eau chaude à la main, elle n'avait su comprendre ce qu'il était en train de se passer : ce corps boursoufflé qui se débattait sous les draps, ce visage déformé par la douleur au point d'en être méconnaissable, cette peau sans couleur, ces cheveux collés aux tempes, ce nez et ces pupilles dilatés par la peur, ces lèvres qu'elle devait tamponner avec un mouchoir, ce ventre anormalement gonflé, ces jambes écartées, presque disjointes, et surtout ces caillots noirs qui inondaient les draps. Elle entendait presque les voix des autres personnes présentes, deux femmes et un homme qui tenait de longues pinces, mais sans parvenir à comprendre le sens de leurs paroles, attentive qu'elle était au seul écho guttural de cette respiration intermittente et moribonde, qui culmina dans un hurlement de bête épuisée lorsque apparut enfin, entre les cuisses, dans des flots de sang, la tête violacée d'un garçon.

C'étaient des choses dont on ne parlait qu'à voix basse. Et qui, bien que de longues années aient passé depuis, continuaient de se transmettre de bouche à oreille, comme une légende. Si d'aventure quelqu'un prononçait un ton plus haut qu'il n'eût convenu le nom du défunt comte de Gondomar, ses interlocuteurs se signaient comme pour conjurer ou sceller le sort, à moins que ce ne fût pour se protéger de son emprise ou de son secret.

Chacun des événements survenant dans la grande maison avait une résonance immédiate alentour. Au village, la différence est infime entre ce qu'on sait de quelqu'un et ce qu'on en ignore, et c'est pourquoi il est difficile d'y garder un secret. Mais le mystère est souvent moins dans ce qui nous est volontairement caché que dans ce que nous ne parvenons pas à comprendre.

Juana continuait, malgré son âge, à s'interroger sur ce qu'il s'était en vérité passé. Non pas sur le pourquoi, ni sur le comment. La vie lui avait appris que ces affaires, lorsqu'elles mettent en jeu un homme et une femme, sont simples à comprendre. Les choses se passent toujours de la même façon, de la façon dont elles doivent se passer, du moins le pensait-elle. C'étaient d'autres questions qui la tourmentaient.

Tout en tournant et retournant les événements dans sa tête, elle se rappela qu'elle devait descendre au cimetière pour reprendre les chrysanthèmes en pots qu'elle y avait déposés, si elle ne voulait pas que le gel brûle les racines. Persuadée que le jour des Morts était celui où les défunts jugent les vivants, elle leur offrait des fleurs pour qu'ils soient moins sévères à son endroit. Parfois, elle mettait même un couvert à table pour eux, ou les invoquait d'une manière ou d'une autre. Ces rituels qui la terrifiaient petite ne lui faisaient plus peur maintenant. Sans doute se sentait-elle désormais suffisamment proche de l'autre côté pour passer de longues heures à parler avec des ombres. Il peut arriver qu'un mort reste vivant, soit que nous le craignons, soit que nous nous sentions obligés de penser à lui chaque jour, soit que son nom ou ses actes restent gravés dans notre mémoire. Soit encore, tout simplement, parce qu'il n'aurait pas dû mourir.

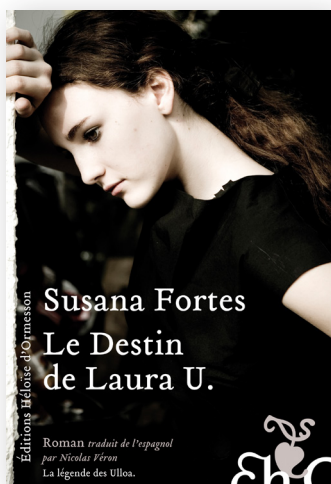
Dans sa mentalité de paysanne, toutes les choses étaient intimement reliées entre elles. Elle se revit, l'espace d'un instant, assise sur le petit banc de bois de la cuisine, égrenant du maïs à côté de deux garçonnetts affairés à construire des tours avec les épis évidés, et l'idée que tant de temps se soit écoulé depuis lui parut mensongère. L'incroyable était cependant moins le temps lui-même que ce qu'il entraînait avec lui. Au-dehors, les fumées des cheminées s'élevaient sous les rafales d'un vent qui changeait continuellement de direction, comme pour annoncer au monde quelque dessein fragile et obscur, sujet à d'incessantes variations. Juana regardait par la fenêtre comme si elle avait déjà vu tout cela. Elle se souvint de la lumière blanche de la lampe à carbure sur le guéridon, des lettres dorées sur

la couverture d'une bible au papier d'une finesse extrême, elle revit aussi le visage de cette novice de dix-sept ans qu'on avait retrouvée pendue dans sa cellule, les yeux exorbités comme si son regard était resté figé par une vision d'épouvante avant que la mort ne la pétrifie... D'aucuns disaient avoir vu, certaines nuits, sur le sentier qui passe derrière le couvent, une procession de femmes vêtues de noir, un châle sur la tête, des cierges allumés à la main, penchées et silencieuses comme les âmes du purgatoire. Que pouvait bien vouloir dire, par exemple, le fait qu'une jeune fille qui lavait le linge dans la rivière, à l'endroit où celle-ci est le moins profonde, ait trouvé entre ses jambes un membre amputé? Pourquoi de tels signes continuaient-ils à apparaître? Les vaches sont plus sages que les gens, c'est bien pourquoi elles refusaient de boire à l'abreuvoir de la place et dévalaient la pente presque au galop, comme excitées par un essaim de taons.

Juana se sentit soudain très fatiguée, mais elle continuait de remuer au-dessus du feu le contenu de sa casserole, sans cesser d'observer par la fenêtre l'animal au pelage argenté. Il était toujours là, immobile, comme une statue de glace, de même couleur que le porche en marbre du couvent, auquel il semblait appartenir au même titre que le clocher ou la colonnade, mais ses yeux, pareils à deux braises ardentes, étaient fixes, aux aguets. Peut-être était-ce ce regard qui rendait Juana anxieuse, car elle baissa les yeux vers son fourneau et fronça les sourcils en s'apercevant que le lait avait tourné au dernier moment. Ce doit être l'orage, pensa-t-elle.

Il n'y avait rien d'étrange à ce que bien des paysans aient peur au point de ne plus se fier à personne. Ils redoutaient de s'attarder en chemin lorsqu'ils rentraient du potager avec leur chargement de légumes et pressaient le pas devant la porte du monastère, où brûlait en permanence, à côté de la niche du Sacré Cœur de Jésus, la veilleuse d'une lampe à huile. Ils tremblaient comme des roseaux chaque fois qu'un étranger apparaissait au village. Tout comme trembla Juana lorsque, le lendemain matin, un employé des postes frappa à sa porte pour lui remettre le télégramme qui annonçait la mort du docteur Rafael Ulloa de Andrade.

Un renard blanc.



Susana Fortes, *Le Destin de Laura U.*

Roman traduit de l'espagnol par Nicolas Véron

160 pages | 20 € | ISBN 978-2-35087-368-8

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2016 | www.heloisedormesson.com